

La Maison-Dieu, 111, 1972, 132-150.

Paul MARTIN

CRÉATIVITÉ ET PROBLÈMES PASTORAUX

POUR le pasteur qui se pose des problèmes concrets, dont il sait l'urgence, mais devant lesquels il se sent parfois désarmé, hésitant, avide de suggestions précises, les études et réflexions qui composent ce cahier de *La Maison-Dieu* consacré à la créativité paraîtront peut-être trop particulières et trop diverses pour qu'il puisse en tirer profit. Mais ce ne peut être là qu'une première impression. Dès qu'on reprend plus à loisir les divers articles de ce numéro, de nombreuses convergences apparaissent, et l'actualité de ces textes, leur pertinence pour aujourd'hui, même lorsqu'il s'agit d'études historiques comme celles de Horton Davies ou de E. Dekkers, ne peuvent manquer de frapper.

Nous voudrions, en conclusion de ce dossier, essayer d'en dégager quelques réflexions pour la pastorale liturgique actuelle.

I. LA « CRÉATIVITÉ », UNE IDÉE À LA MODE ?

1. L'étude très technique, détaillée et documentée de Daniel Hameline sur la notion de « créativité » a un grand intérêt rien qu'à titre de réflexion sur l'origine, les composantes, le climat ambiant d'une notion qui se trouve être à la mode. Ce type d'analyse pourrait être appliqué à beaucoup d'autres idées, notions et termes en vogue, nous aidant à y voir plus

clair. Par exemple, la « participation active », la « communauté », la « liturgie de la Parole », etc.

Mais, de façon plus précise, au sujet de la créativité en liturgie, la première remarque d'ordre pratique que suggère l'analyse de D. Hameline est peut-être l'utilité, voire la nécessité, de critiquer nous-mêmes notre désir éventuel — ou au contraire notre réticence — devant cette chose étrange, neuve pour beaucoup, inquiétante, suspecte... qui se cache sous ce mot « créativité ».

On peut souhaiter très vivement une plus grande part de créativité dans les célébrations, et chercher les moyens concrets d'y parvenir. Mais il est tout différent de le faire parce que c'est une idée à la mode et qu'on veut être « dans le vent », ou encore parce qu'on croit y voir une sorte de remède miracle ; ou au contraire de s'y intéresser en connaissance de cause, après avoir réfléchi, fait la part des choses et reconnu les limites, les risques en même temps que l'intérêt de cette perspective.

Ce qu'il est possible à chacun de faire pour commencer (et cela paraît un préalable indispensable) c'est une réflexion des plus sérieuses au sujet de la créativité, sur ce qu'elle est, en quoi elle consiste, ce qu'elle implique, et surtout sur les motifs que l'on a réellement de s'engager dans cette voie.

Une telle réflexion concerne *chacun* personnellement, parce que, comme l'évoque D. Hameline, chacun a son tempérament propre, sa sensibilité, une inclination naturelle qui va dans tel sens ou tel autre ; un peu comme on dit qu'il y a des hommes d'ordre et des hommes de mouvement, des gens nés à droite et d'autres nés à gauche.

Mais cette réflexion nécessaire au sujet de la créativité ne peut aboutir à des réalisations effectives que si elle est menée en commun. A l'intérieur de l'équipe sacerdotale. Et aussi avec les laïcs, notamment l'équipe liturgique paroissiale.

Avant de décider ensemble ce qui pourrait être envisagé en matière de créativité, il est important de se demander d'abord pourquoi. C'est ainsi seulement que l'on pourra dépasser les motifs superficiels et trompeurs, du genre : « Les rites tout faits, ça n'accroche pas, il faut inventer autre chose. » Que certains rites « tout faits » suscitent peu l'attention des fidèles, ce peut être vrai ; mais les causes réelles de ce peu d'intérêt sont probablement beaucoup plus profondes ; nulle recette facile, hâtive, superficielle, ne

peut être à la mesure du problème ni ne peut constituer une solution. Mais la créativité est tout autre chose !

2. Précisément la seconde remarque que l'on peut dégager de l'article de D. Hameline touche au contenu de cette notion de créativité, à son ampleur. Dans la réflexion préalable, indispensable, que nous évoquions plus haut, il s'agit de se demander non seulement pourquoi la créativité, mais surtout : de quoi s'agit-il ?

A cet égard, cette étude sur l'origine et les transpositions successives de cette notion est éclairante. Dans le contexte précis, très technique, où elle est apparue, elle se limite à décrire une certaine aptitude d'hommes que l'on sélectionne en vue de certaines tâches : services secrets, vol spatial... Mais au terme de toute une évolution, le mot « créativité » en vient à suggérer bel et bien une philosophie, une conception de l'existence qui a des répercussions profondes dans tous les domaines, par exemple l'éducation, les rapports sociaux, etc.

Il s'agit donc de bien autre chose que de la simple possibilité d'improviser librement ici ou là une prière au cours de la célébration. Avant d'être cette possibilité pratique, c'est surtout une mentalité, une situation dans l'existence, une manière d'être. L'ampleur de cette notion de créativité, son sérieux, excluent qu'on y ait recours à titre de remède superficiel pour agrémenter les célébrations.

II. LA CRÉATIVITÉ EN LITURGIE, EST-CE POSSIBLE ?

1. Si l'analyse de D. Hameline est exacte et objective, on voit alors que l'introduction de la créativité dans la liturgie pose de sérieux problèmes non seulement d'ordre immédiatement pratique, mais de fond. L'étude du Père Vergote, celles également des Pères L. Bouyer et E. Dekkers, touchent, à des titres divers, cette question : la « créativité » est-elle acceptable, est-elle légitime, est-elle possible en liturgie ?

Car il est bien évident que dans sa prière personnelle chacun peut faire comme il le veut, comme cela lui jaillit du cœur, avec sincérité et spontanéité. Sa prière ne sera peut-

être pas chaque fois parfaite ni même parfaitement « chrétienne », elle sera peut-être très intellectuelle, voire même assez séparée de sa vie quotidienne, ou au contraire elle sera presque physique, selon des modalités (yoga, etc.) qui lui seront très personnelles. Mais la *liturgie*, n'est-ce pas autre chose ? N'est-elle pas le culte officiel, public, de l'Eglise Corps du Christ, action du Christ lui-même en son Eglise ?

Ceci touche au mystère même du culte chrétien, dans lequel, selon la formule du Père Congar à propos de l'Eglise, tout est « donné », venant de Dieu par Jésus Christ, et cependant tout est agi et à agir par les hommes, à travers l'activité, les dons, les initiatives, l'invention et la part de création authentique qui sont de l'homme.

2. Le Père Vergote montre bien que si l'on a souvent opposé une conception *théocentrique* du culte (tout y vient de Dieu, tout y est accompli par Dieu seul, dont les actes sacramentels nous divinisent) à une conception *anthropocentrique* (tout procède de l'appel de Dieu mais c'est l'homme qui va vers Dieu par des actes et démarches libres, authentiquement humains) on peut et on doit ne pas opposer ces deux points de vue. Mais ce n'est pas si aisé. Il n'est pas toujours facile, en effet, de reconnaître que vraiment c'est Dieu qui, mystérieusement, est à l'œuvre, sans cependant glisser vers une mentalité plus ou moins magique, pour laquelle l'important devient l'efficacité de grâce tandis que la démarche humaine est réduite à une simple apparence. Pas toujours facile non plus de reconnaître toute la part de l'homme, avec son initiative réellement libre, sans réduire pourtant le culte chrétien à de bons sentiments, à des démarches sympathiques mais finalement arbitraires et aléatoires, personnalisées mais trop particulières. La liturgie, acte du Christ lui-même au sein de l'Eglise qu'il a fondée, peut-elle s'accommoder de ce qu'a de radicalement novateur la créativité ?

3. Il n'est pas impossible de formuler une réponse théorique, mais il est autrement difficile de la mettre en œuvre. Ce serait que l'initiative, la création, la novation venue des hommes, en matière de culte, se fasse sous la poussée, disons même l'inspiration, d'un christianisme absolument authentique, rectifié, fidèle à l'Évangile de Jésus d'une fidélité qui dépasse la lettre et les formes pour atteindre le cœur des réalités, le sens, l'essentiel, et permette le jaillissement de

novations qui ne soient en rien des trahisons mais qui aillent au contraire vers une plus grande conformité au Christ.

La créativité semble ainsi requérir des cœurs et des esprits rectifiés, évangélisés jusqu'en leurs profondeurs...

4. Peut-être pourrait-on regretter l'absence, dans ce cahier de *La Maison-Dieu*, d'une étude sur l'attitude de Jésus lui-même, et de la réinvention profonde qu'il accomplit du culte, comme aussi de la vie de fils de Dieu, au sein du judaïsme de son temps, en continuité avec ce judaïsme et pourtant avec un aboutissement si neuf ! Rien dans l'attitude de Jésus n'apparaît factice ni forcé, à chaque pas on sent qu'il s'agit de retrouver le vrai sens des choses ; mais cela s'accomplit dans une liberté, un jaillissement d'images, de formules, d'attitudes qui reflètent un pouvoir de créativité éminent. Or Jésus a assurément conscience de ne rien trahir de tout le trésor, tout le passé dont le présent est riche, issus des Pères et des Prophètes. A travers une reprise de tout ce patrimoine, mais qu'il s'occupe de vivre en vérité et non seulement dans les formes reçues, Jésus inaugure l'authentique réponse de l'homme à l'appel et aux promesses du Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob, Moïse, David, Elie et Jean-Baptiste.

Une étude attentive sur ce sujet resterait à faire et serait sans doute éclairante pour nous quant à la créativité. Car finalement c'est bien en Jésus lui-même que se résout l'apparent conflit entre une religion où tout vient de Dieu et une religion où tout est agi par l'homme. La loi de la créativité en matière de culte, n'est-ce pas l'Incarnation elle-même ?

5. Si l'attitude de Jésus révèle une extraordinaire, et sans doute inimitable, créativité, il est en outre étonnant et bouleversant de voir à quel point le Christ Jésus, ayant donné à ses disciples tout l'essentiel, a véritablement tout remis entre leurs mains, les laissant ensuite agir librement, selon leur génie propre, avec tout à inventer, avec quasiment à créer ce que serait la vie chrétienne dans ses diverses modalités. Cette création originale a d'ailleurs pris un long terme pour se former, car au début les disciples sont restés assez étroitement fidèles aux rites, us et coutumes du judaïsme.

L'Esprit de Jésus était avec eux, leur insufflant une ardeur, une audace, une profondeur d'intuition neuves. Nul n'imagine cependant que cette action de l'Esprit les privait

de leur liberté et les dispensait de chercher et d'inventer jour après jour la vie chrétienne, les communautés, le culte.

Pourtant, il paraît assez net que, sauf à certains moments de crise, tels le Concile de Jérusalem ou l'institution des diacres, les Disciples n'ont nullement voulu « créer du nouveau » ni n'ont eu le sentiment d'innover : ils voulaient être fidèles à Jésus. Tout comme Jésus lui-même cherchait d'abord à être en tout fidèle à son Père des cieux.

Peut-être y a-t-il là une loi qui s'imposerait à nous au sujet de la créativité : ne pas vouloir « faire du nouveau » systématiquement, mais vouloir être fidèles en profondeur et pour aujourd'hui au Christ et à son Evangile. C'est de cette fidélité que peuvent éventuellement naître alors des créations originales qui vérifieraient les paroles du Seigneur : « nova et vetera ».

III. DES CÉLÉBRATIONS « VÉCUES »

I. L'étude du Père Vergote va cependant plus loin encore dans l'analyse de la créativité, de ses possibilités et ses conditions, dans la mesure où il analyse la place et le rôle de l'*expression* dans la liturgie.

À première vue, ce rôle de l'expression peut apparaître évidemment important à deux titres. D'abord, la liturgie exprime, grâce à tout un ensemble de signes et de symboles, des réalités mystérieuses qui ne peuvent nous être rendues présentes autrement. Ensuite, nous comprenons très bien que les réalités jamais exprimées deviennent absentes, bientôt irréelles. L'amour, pour exister, a besoin d'être dit et manifesté. La foi aussi. La communion fraternelle également.

Mais ce qu'évoque le Père Vergote est plus subtile et plus décisif. Exprimer ce que nous aimons et croyons nous est indispensable, par ce que c'est *au sein même* de cette expression — qui est un acte réel, vécu — que notre amour et notre foi prennent leur consistance. C'est ainsi. Il n'y a pas un temps où nous pensons et un autre où nous exprimons ce que nous avons pensé : c'est au moment même de la communication à d'autres, que notre pensée personnelle se forme et s'engage. Nous n'aimons pas avant d'avoir agi : nous aimons en agissant.

Dès lors, la question de la créativité ne peut se réduire à

la question d'un culte non codifié d'abord de façon théorique. Elle est celle d'un événement vécu, dans lequel on se trouve engagé tout entier et en train de devenir soi-même.

2. Ceci pose la question des célébrations qui se déroulent, toujours les mêmes, selon un modèle fixe qui les garantit, mais qui tend à les figer en actions impersonnelles, en rites étrangers au cœur, en récitation de textes, en conformisme passif...

La participation active des fidèles telle qu'elle s'est instaurée progressivement et telle qu'elle est requise actuellement, ne semble pas toujours remédier à cette déficience. Sans une vitalité et une qualité internes très grandes, de la part des participants, les réponses au prêtre, notamment l'*Amen* final de la Prière eucharistique, peuvent devenir très rituelles et convenues. Au lieu d'exprimer l'adhésion personnelle et communautaire — un acte vital engageant tout l'être et toute la vie — le fonctionnement concret de ces réponses risque de s'enliser dans la routine et la passivité.

3. Une autre étude aurait pu prendre place dans ce cahier de *La Maison-Dieu*, qui aurait porté sur l'art du comédien.

Personne n'imagine qu'un comédien digne de ce nom se borne à répéter un texte appris par cœur : il le recrée, il le revit lui-même, sur place, en osmose avec les spectateurs. Peut-on alors — ou même doit-on — parler de créativité ? Bien entendu il ne s'agit pas des quelques cas où le comédien, brièvement, pour telle ou telle raison, remplace le texte de l'auteur par une improvisation. Il ne s'agit pas non plus des variantes dans le ton, le mouvement, le style, que chaque comédien imprime au rôle. Il s'agit du phénomène, peut-être unique en son genre, mais qui n'est pas sans analogie avec la liturgie, selon lequel le comédien, tout en prononçant un texte écrit par un autre, le recrée en le vivant *hic et nunc*, et, sans être dupe de son rôle, fait que ce texte devient un événement vécu.

Si l'on retire au comédien les qualités d'intuitif et de créatif, on lui ôte son âme et son art !

Ceci peut nous faire entrevoir que la question de la créativité en liturgie pourrait n'être pas simplement liée au fait d'inventer soi-même ou d'improviser des prières. Il pourrait s'agir surtout d'une qualité d'âme de la part de ceux qui vivent la célébration. On sait, bien sûr, la différence de nature entre la liturgie et le théâtre. Il serait grave de

l'oublier ! Et pourtant, il faut peut-être se demander pourquoi l'art du comédien, malgré sa facticité, liée à la nature du spectacle, atteint souvent à une authenticité, une force, voire un naturel, une création vivante, qui sauf certaines exceptions, manquent beaucoup aux célébrations liturgiques.

Par exemple, à propos des oraisons de la messe (dont on a dit tout le bien et tout le pire), ne pourrait-on se demander ce que donneraient ces textes si les pasteurs appliquaient à leur sujet les lois élémentaires qui s'imposent en tout temps au comédien : assimiler le texte, le connaître à fond, le revivre pour de bon ?... Serait-ce là « faire du théâtre » ? Ne serait-ce pas plutôt prendre au sérieux le rôle de l'expression dans la liturgie, remplacer la récitation machinale et impersonnelle par un acte d'expression vraiment vécu et signifiant ?

Evidemment, cela exigerait des célébrants toute une préparation réclamant du temps et de l'effort, un réel apprentissage, une formation. Et pourquoi pas ? Comment ignorer que notre investissement d'efforts, de temps et d'intelligence dans cette voie est jusqu'à ce jour à peu près égal à zéro ? Comment, à notre époque où la moindre réalisation, qu'elle nous soit présentée par des textes, des photos, la radio, le cinéma ou la télévision, atteint un niveau de raffinement et de perfection qui résultent d'un art et de techniques très élaborées, s'imaginer qu'il puisse y avoir dans la liturgie une part d'expression digne de ce nom sans les soins et même les techniques correspondantes ?

IV. INVENTION LIBRE ET IMPROVISATION, DANS LA LITURGIE

Le Père L. Bouyer pour le judaïsme et l'époque apostolique, le Père E. Dekkers pour des siècles suivants, nous montrent comment : 1°) la libre création en liturgie a eu une large place dans la pratique de l'Eglise ; 2°) cette part d'invention s'est toujours assortie d'une fidélité à la tradition reçue du Seigneur et des Apôtres ; 3°) on peut discerner les raisons pour lesquelles peu à peu cette part faite à l'invention et l'improvisation s'est amenuisée jusqu'à disparaître.

Les questions qui sont ici en jeu se retrouvent dans toute leur force à travers l'ardente polémique entre angli-

cans et puritains, que retrace H. Davies, et dont les arguments pour et contre gardent une étonnante actualité. Certes, à cette époque il ne s'agit pas de « créativité » ; le mot n'est pas inventé. Il s'agit de l'opposition, presque farouche, entre les tenants de la prière *personnelle* libre, spontanée, sans lois fixes ni canons, et les tenants de la prière « *liturgique* », comprise au contraire comme un *corpus* de textes intangibles, officiels, obligatoires, échappant entièrement à l'arbitraire de chacun.

Pour la libre invention des prières

1. Se borner à des prières toutes faites d'avance, c'est « envelopper son talent dans un mouchoir »... C'est dire ou « réciter » des prières au lieu de prier soi-même et de faire surgir du plus vif de l'âme les mots qu'on veut dire à Dieu. C'est étouffer le don de prière.

2. La liturgie fixée et figée dans des textes et des livres ne peut pas être adéquatement adaptée à chaque assemblée ni à chaque circonstance du moment.

Il faut remarquer que c'est là l'un des soucis les plus évidents que traduit l'actuelle réforme liturgique. On peut même se demander si ce souci d'adaptation à tout prix ne va pas, dans certains cas, jusqu'à des excès. Souvent on entend dire : « ce rite-là, ça ne marche pas », et l'on s' imagine que le remède consiste à « adapter » encore plus, à s'acheminer vers le self-service, chacun combinant à son goût « sa » célébration (non seulement mariage, mais aussi bien le baptême du gosse ou les funérailles d'un parent). Pourquoi pas ?... Seulement il faut aussi se demander qu'est-ce que ces gens viennent chercher à l'église : leurs goûts et leurs idées, tout ce qu'ils ont déjà à domicile, ou bien Dieu ? Tout porte à penser que c'est Dieu ; et que si certaines célébrations « ne marchent pas », ce ne sont pas les seuls « rites » définis par un rituel qui en sont la cause ; les raisons en sont sans doute beaucoup plus profondes et plus complexes.

3. Le caractère « obligatoire » des textes et rites liturgiques donne à croire qu'ils sont « nécessaires » et finalement inclinent l'esprit vers une conception magique du culte. On a tout fait selon les règles, on a dit tout ce qu'on devait

dire : donc on a bien « eu » ce qu'il fallait avoir, la grâce a opéré son œuvre.

4. La liturgie, avec ses textes sublimes, rédigés à l'avance, est tellement pleine d'un christianisme parfait, idéal, qu'on suppose déjà réalisé ou en voie de l'être dès demain, que faire vraiment siennes de telles formules conduit à une hypocrisie inacceptable au cœur honnête. De fait, il faut bien reconnaître que le vocabulaire liturgique, comme d'ailleurs le vocabulaire chrétien en général, regorge d'expressions qui peuvent évoquer de façon prophétique un futur auquel on croit, qu'on espère, auquel on travaille, mais dont l'irréalisme par rapport au temps présent est cruel. « Le peuple des baptisés, rayonnant de la joie pascale, exulte par toute la terre... » (préface du temps de Pâques). La critique faite par les puritains du 17^e siècle laisse entendre que la prière spontanée, improvisée sur place, créée librement dans un contexte moins hiératique, moins abstrait par rapport à la vie réelle et aux événements quotidiens, serait plus humble, moins grandiose, plus marquée d'espérance que de certitudes et surtout moins irréaliste.

5. Il y a encore une autre critique que les puritains en question adressaient à la « liturgie » anglicane, et qui donne à réfléchir pour le temps présent. Ils voyaient dans le livre officiel imposé pour la liturgie un instrument d'autoritarisme et d'oppression contre ceux qui, pour des raisons peut-être honnêtes, sincères et pures, ne se soumettraient pas à la lettre des textes.

Nous sommes, aujourd'hui, assez loin, semble-t-il, d'un tel risque. De fait l'attitude envers les rubriques s'est modifiée. Le pasteur qui tente quelque innovation n'éprouve plus guère des sueurs d'angoisse. Par ailleurs, la récente réforme des livres liturgiques a été conduite de façon à permettre une plus grande souplesse et plus d'adaptation dans les rites eux-mêmes. La liturgie actuelle admet une forme de « créativité », qui, selon toute probabilité, ira en s'élargissant au fur et à mesure que la culture liturgique et la pratique de la réforme contemporaine auront porté leurs fruits.

Contre la libre invention des prières

1. La prière « liturgique », rédigée à l'avance par des gens compétents, est une prière longuement réfléchie, qui sait ce

dont elle veut parler. Au contraire, l'improvisation spontanée apparaît comme manquant de cette réflexion sage et profonde qui burine les formules avant de les prononcer.

Celui qui, au cours d'une célébration, se livrera à une prière improvisée n'aura pu s'assurer à l'avance de la pertinence, la profondeur, l'exactitude de ses mots et de ses phrases.

Cette critique vaut pour aujourd'hui. Qui peut ignorer que le plus difficile de tout, c'est d'improviser ? En musique, par exemple, il y faut un art consommé. De même pour les orateurs. Si l'abbé Dupond se met soudain à improviser les textes liturgiques, est-ce que, malgré toute sa bonne volonté éventuelle, le résultat ne sera pas effroyable ? A moins qu'il n'ait : 1°) des dons personnels, ce qui est irremplaçable et permet bien des choses ; 2°) une formation en ce sens ; 3°) une foi non seulement solide et dynamique, mais droite, exacte, sûre... Bref, nous sommes là plus près des charismes, impossibles à institutionnaliser, que des lois d'un système à mettre en place par décrets. Il nous faut des poètes et des prophètes...

2. Seconde objection contre la libre création en liturgie, c'est que chaque prière improvisée de façon spontanée, personnalisée, sera trop personnelle, justement, pour que tous puissent y adhérer pleinement, la faire leur, y donner leur Amen. Est-ce la prière de l'abbé un tel, ou la prière de l'assemblée locale tout entière, ou même l'acte du Christ en son Eglise ?

Oui mais... comment ne pas voir en même temps que les textes et formulaires liturgiques délibérément « universels », supposés adéquats à la fois pour tous les âges, tous les milieux, tous les pays du monde, risquent de par leur généralité même de n'être vraiment adéquats à personne ? Pour ne prendre qu'un exemple, d'innombrables textes liturgiques tout à fait « universels » demandent à Dieu la paix. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?... N'y a-t-il pas là un énorme risque de formules vides et de vœux pieux à la limite d'être trompeurs et mystifiants ?

Il y a donc effectivement une tension difficile à assumer entre la prière toute faite, universelle, mais peut-être irréaliste tant elle est générale et sublime, et la prière improvisée, locale, circonstanciée, qui conviendra à certains et exprimera leurs demandes, leur action de grâce, mais gênera ou choquera certains autres.

3. Vient ensuite l'objection la plus forte, peut-être, contre la libre création en liturgie : le risque de sectarismes, de foisonnement de croyances, de floraison d'hérésies. Quoi d'autre qu'une liturgie ferme, codifiée, soigneusement réglée et exécutée jusque dans les détails, pour maintenir — et exprimer — l'unité des chrétiens dans la foi, la morale, la vie quotidienne, le culte ? La liturgie est le ciment de l'unité !

Ceci n'est pas vrai, hélas, puisque le monde chrétien se trouve aujourd'hui encore divisé. Ce n'est pas vrai non plus au sein du culte catholique, puisque celui-ci comporte des rites très divers, sans compter ceux, fort légitimes, qui ont fleuri dans le passé et que, pour des raisons qui ne relèvent pas forcément de l'Évangile, le rite « romain » a évacués.

La question, cependant, reste posée avec force. Une libre improvisation des prières au sein de la liturgie — laquelle constitue, plus que n'importe quel manuel ou discours, l'expression publique, officielle, de la foi chrétienne — n'est-elle pas la porte ouverte aux idées les plus bâtardes, aux facilités à la mode, aux simplifications trompeuses, aux déviations subtiles, tout cela agi et proclamé au nom du Seigneur ?...

De plus, il faut reconnaître que le problème se pose aujourd'hui de façon très neuve et particulièrement délicate. Pendant longtemps la présentation des vérités chrétiennes a été faite selon un système uniforme. Or, le phénomène nouveau amorcé par le Concile, très déconcertant pour beaucoup, et dont on ne fait peut-être que commencer à prendre conscience, c'est que le message chrétien, sans perdre son unité substantielle, est présenté au travers de langages diversifiés et, selon les cas, par des instances différentes.

Dès lors, il devient plus difficile de trouver des formulations définitives et de discerner, parmi les propositions faites, celles qui peuvent être appelées à survivre ou à dépasser le cadre étroit qui les ont vu naître.

Cela montre aussi le travail irremplaçable de la Hiérarchie dans sa relation à l'Église universelle. A cause de son charisme et de sa place, elle se trouve apte à stimuler cette germination et à discerner ce qui est plus adéquat pour exprimer et proclamer la foi chrétienne.

Cela réclame donc beaucoup de prudence et de loyauté de la part de ceux qui « improvisent », et aussi beaucoup d'ouverture de cœur, de dépassement de soi, de la part de ceux qui entendent. Avec la conviction que, l'Esprit de

Jésus aidant, ce qui n'est que caduc tombera, ce qui doit porter du fruit fleurira.

4. Autre objection contre la prière improvisée et la création libre en liturgie : le besoin d'unanimité dans les formules et les rites à travers le monde.

On a souvent évoqué ce motif à propos du latin dans la liturgie. Des touristes français voyageant en Allemagne ou Italie étaient heureux d'y retrouver, grâce au latin, la même messe que chez eux. Les grands rassemblements internationaux de Lourdes ont souvent permis, grâce au latin, à des pèlerins de trente ou cinquante pays différents de prier ensemble. Que devient tout cela si non seulement chaque célébrant prie dans sa propre langue nationale, mais de plus improvise à son gré les prières ?

On a très justement remarqué, parfois en termes virulents, que le Concile du Vatican II avait réservé au latin une place dans les célébrations, malgré l'emploi des langues populaires, et qu'en fait cette place s'est trouvée, pour des raisons complexes qu'on ne peut analyser ici, réduite à peu ou même rien. On peut éventuellement le regretter. Mais il faut aussi reconnaître que l'unité entre les chrétiens de partout dans le monde est à chercher à un niveau plus profond. Le seul fait de chanter ensemble *Pater Noster*... n'est malheureusement pas une garantie de paix perpétuelle pour le monde ni de fraternité universelle.

La question se pose donc de savoir si vraiment l'introduction de la créativité et de l'improvisation en liturgie va contre l'unité des chrétiens.

Ce qui vaut pour la langue vaut aussi pour les rites. On sait quel drame fut la tragique affaire des rites chinois. L'histoire offre bien d'autres exemples de rites et comportements culturels imposés, avec la meilleure bonne volonté, à des peuples plus ou moins conquis, avec une grande ignorance, pour ne pas dire un mépris, de leur génie propre et des mentalités indigènes, tellement autres que celle du vieux continent chrétien... N'est-ce pas cette créativité, dont maintenant nous sentons le besoin impérieux en Europe même, qui pourrait faire naître un peu partout, de façon très locale, selon les sensibilités, les usages particuliers, l'histoire de chaque peuple, pour ne pas dire les cultures et les civilisations, des formes liturgiques originales ?

Et ce qui peut être vrai pour des régions lointaines peut l'être aussi pour tel quartier ou tel groupe de la banlieue de Paris ou de Lyon, tel village d'Alsace ou de l'Aveyron. On

a beaucoup parlé d'adaptation, et tous les documents officiels concernant la liturgie offrent d'innombrables possibilités d'adaptation. Mais, après tout, est-ce bien cela qui répondra aux besoins actuels ? L'« adaptation » n'est-elle pas un processus descendant, voire condescendant, qui part d'un modèle unique, théoriquement considéré comme norme suprême, authentiquement pur, mais que cependant on a fait mou pour qu'il « s'adapte » le mieux possible et colle, adhère, épouse les bosses et les creux du visage sur lequel on l'applique ? Le processus de créativité, évidemment, est tout autre. C'est l'âme qui vient se refléter sur le visage, ouvrir les lèvres, mouvoir les mains et les corps...

5. Notons enfin les critiques rapportées par H. Davies contre la prière improvisée, et qui risquent de demeurer fort actuelles : « affectations, vide, platitude, légèreté, obscurité, vaines et ridicules répétitions, expressions absurdes et souvent blasphématoires... ». En termes modernes, le risque de « baratin », de phraséologie sous-développée, imposant à tous des idées primaires et des sentiments « de choc » mal digérés, des naïvetés énormes, des choix non motivés, des exclusives partisans, bref tout ce qui guette l'improvisateur en fait d'inconscient et de subconscient, ou qui peut résulter des limites humaines d'un chacun. Tout cela peut effrayer et faire souhaiter, malgré tous les inconvénients éventuels, le hiératisme calme, sage, équilibré, universel, hautement médité et soigneusement formulé, des textes liturgiques tout faits contenus dans des livres dûment approuvés.

La créativité n'est certainement pas un remède miracle qui rendra *ipso facto* à la liturgie sa pertinence et son intensité. Elle n'est qu'une possibilité, riche mais délicate à manier.

V. QUE PEUT-ON FAIRE ?

1. Tout ce que nous venons de rappeler ci-dessus, et même l'ensemble de ce cahier de *La Maison-Dieu*, laissent soupçonner peut-être que la notion de créativité et son introduction dans la liturgie sont autre chose qu'une vogue passagère. Mais aussi que cela pose d'énormes problèmes.

De plus, il s'agit par excellence d'un domaine où il ne peut y avoir à l'avance des recettes faciles pour réussir, ni

même des normes. Il peut y avoir des témoignages, tel celui du P. Duchesneau. Une recherche, au long de laquelle chacun a besoin de tous les autres.

2. Avant de penser à telle ou telle célébration, tel moment de l'action liturgique, il y a certainement lieu de s'interroger. La créativité ? Pourquoi, et de quoi s'agit-il ?

3. Cette recherche a presque inévitablement quelque chose de contradictoire, du moins en apparence. Car le phénomène de l'invention est extrêmement personnel ; et pourtant ici la création doit avoir quelque chose de communautaire.

4. Le rythme, le déroulement, le style des célébrations peuvent constituer un domaine privilégié pour un effort de créativité.

Il faudrait en effet redécouvrir le poids de sens et l'intensité que peuvent prendre un geste, un silence, un regard. Aller voir Marcel Marceau. On sait bien que dans la liturgie il y a des « fonctions », que les chants et rites y sont « fonctionnels »... Ne risque-t-on pas de « fonctionner » au lieu de vivre ; de faire, plus que d'être ?...

5. On se plaint souvent de ce qu'il n'existe pratiquement rien en fait de célébrations, en dehors de la messe du dimanche et des sacrements. Ceci résulte en partie, on le sait, d'une disparition massive des anciennes dévotions et des exercices de piété (« heure sainte », processions, bénédictions diverses, etc.). Pourtant on a constaté depuis longtemps qu'il n'est pas bon que des actions aussi spécifiques que l'Eucharistie et les sacrements, temps forts du culte, soient les seules formes de prière communautaire offertes aux chrétiens. Il manque des célébrations qui ne singent pas la messe ni les sacrements et qui soient capables de rassembler les nombreux chrétiens plus ou moins mal croyants, en recherche, sur le « seuil », voire même non catéchisés bien qu'ils aient reçu le baptême. Voilà un domaine immense ouvert à la créativité. Sans doute est-ce en partie le sens des Gospel-Night et autres veillées de prière ; encore qu'on puisse se demander si leur style ne les réserve pas à une certaine tranche d'âge, et s'il n'y a pas place pour des célébrations encore plus populaires et simples.

Mais ici joue l'une des difficultés mentionnées plus haut, qui tient à une mentalité maintenant acquise et fort enra-

cinée : on se dérange s'il y a le saint sacrement, la communion, un acte mystérieux qui donne la grâce ; s'il se passe quelque chose où Dieu est à l'œuvre. Mais une célébration où l'on ne fait que prier, chanter, quasiment en toute « gratuité », est souvent ressentie comme ne servant à rien, vide, inutile... Il y a donc un long travail à accomplir dans le sens d'une découverte de la célébration, acte précisément gratuit et festif, et cependant nullement vide de grâces venues du Seigneur.

6. Il existe cependant un grand nombre de célébrations, de types très divers, qui sont déjà plus connues, plus familières, et où peut se déployer la créativité. Mentionnons d'abord la Veillée de Noël, avant la messe de minuit ; mais aussi les célébrations de la pénitence, les célébrations de Carême ou d'Avent, les célébrations catéchuménales, les célébrations d'initiation des enfants, les célébrations de recollections, de pèlerinages locaux ou nationaux, les pardons, etc.

Ici, la créativité devient plus difficile et exigeante, car il n'est plus question de tout inventer à partir de zéro : on a un donné, des circonstances, des traditions et coutumes ; mais l'effort d'imagination et de création n'en est pas moins nécessaire et plein d'intérêt.

Peut-être même, justement parce qu'on a déjà d'emblée une date imposée, des lieux précis, tel rite central, et surtout un intérêt déjà éveillé, voire acquis, de la part des gens (même parfois des non-pratiquants), de telles circonstances peuvent se révéler les plus favorables pour susciter, ne serait-ce que de la part des organisateurs, pour commencer, un authentique effort d'imagination et de création. Voir, par exemple, les innombrables « Grande Fête des vendanges », « Grande Fête de la Saint-Jean », « Comices de Saint-Amand du Rouet », etc. Pas un village de France qui, durant l'été, n'ait sa Grande fête, organisée sur deux ou trois jours, avec toutes sortes de manifestations, y compris bien sûr la parade très rituelle des majorettes ; certaines de ces fêtes sont de grande qualité. Et tout en s'appuyant sur des traditions locales, manifestent beaucoup d'imagination.

7. Pour ce qui concerne les sacrements, on se trouve à première vue davantage tenu par un rituel officiel, préétabli. Le fait qu'il y ait un rituel, que le sacrement se passe comme ceci et cela, reflète cet autre fait que ces actes sacramentels nous viennent du Seigneur.

Cependant, personne n'ignore les innombrables possibilités de variantes, de formulaires, d'aménagement de la célébration en fonction de l'assemblée, des lieux, des circonstances, qu'offrent tous les rituels issus de la récente réforme. Or on peut se demander si cette richesse de possibilités est exploitée comme on avait souhaité et senti nécessaire qu'elle le soit... Non seulement les rituels offrent de multiples formulaires au choix, laissent le pasteur et l'assemblée opter pour tel rite, tel geste, ou tel autre, mais il y a très largement place (bien que ceci ne puisse figurer, et pour cause... dans les rituels) pour la créativité, l'imagination, la libre création. Rien, par exemple, n'empêche, dès la réception de l'enfant et de la famille, lors d'un baptême, après un mot d'accueil du prêtre, un temps de prière de tous à genoux, là, sur place, qui prenne un moment, même si cela salit quelques genoux de pantalons. Nous manquons très fort de gestes simples, évacués, perdus, à cause d'une croissante gêne physique de gens qui sont mal dans leur corps, et d'un certain envahissement — plus factice que réel — de la rationalité. Nous sommes collectivement un peu malades de sécheresse d'expression, amplifiée par un fort respect humain, à quoi s'ajoutent évidemment tous les problèmes concernant la foi. Bref, « plus ça se passera simplement, mieux ça vaudra » ! Mais ce « simplement » cache souvent le désir d'avoir, à l'église, la grâce, la chose divine, et de s'en aller. On est loin alors de la « célébration ».

Ou encore, toujours dans la célébration du baptême, au lieu d'un geste furtif, maladroit, un peu gêné, des parents et parrains traçant une croix sur le front de l'enfant, il peut y avoir un mouvement plus vaste, ample et beau, de l'assemblée tout entière, comme une mini-procession : le tout est dans la lumière et dans l'invention, car ce geste collectif peut aussi bien être ennuyeux, long, non signifiant que très beau, parlant, émouvant, un instant dont tous ensuite se souviendront.

On pourrait suggérer beaucoup d'autres actes, gestes, rites, paroles rien qu'à propos du baptême. Mais ce qui semblera éventuellement intéressant et possible aux uns semblera au contraire utopique, déplacé, irréel aux autres : tout dépend des sensibilités, des dons, des milieux, des lieux, etc.

8. Quant à la messe, le Père Duchesneau, nous faisant part de son expérience, nous a suggéré où et comment la créativité pourrait intervenir.

En ce qui concerne les oraisons (prière concluant la litur-

gie de la Parole, prière sur les offrandes, prière après la communion), nous avons noté plus haut comment l'effort de compréhension et d'appropriation intelligente d'un texte à proclamer pouvait constituer une véritable création, le phénomène de recréation et d'expression vécue dépassant très largement le seul choix des mots et des phrases. Plus encore que du vocabulaire, tout dépend du ton, de l'esprit, de l'âme.

D'autre part on peut se demander si l'introduction du « commentateur », qui lit ou improvise toutes sortes d'admonitions et mini-commentaires, n'a pas finalement, sans qu'on l'ait voulu, retiré au célébrant principal quelque chose de très essentiel à son rôle de présidence. En fait, bien souvent, il ne préside rien du tout. Il fonctionne, conformément à ce qui a été convenu d'avance à la sacristie. Parfois, ce n'est pas lui qui s'adresse à l'assemblée au début de la messe, ce n'est pas lui qui prend la parole après l'évangile, ce n'est pas lui qui intervient au moment de la communion, ni non plus au moment des annonces, où justement la communauté se trouve appelée, convoquée, sollicitée pour d'autres célébrations ou pour toutes sortes d'activités touchant sa vie quotidienne. Bref, c'est un président « potiche », qui prononce les mots écrits dans le livre, grâce à quoi la célébration est valide.

D'où la question suivante : est-ce que, pour ce qui concerne la messe, la créativité ne consisterait pas à réinventer pour de bon le rôle du président, à lui rendre un rôle réel et actif de présidence ? Avec toute l'initiative que cela suppose si on ne veut pas être dupes des mots.

Ce pourrait être lui qui, en accord avec l'équipe sacerdotale et l'équipe liturgique, confère concrètement, sur place, à la célébration son rythme, son style, sa respiration. D'autre part, les possibilités d'interventions sont nombreuses, depuis le mot d'entrée, la monition avant le Kyrie, la présentation des lectures, etc., jusqu'au Notre Père, à la communion, aux annonces, à la bénédiction.

Certes, il ne faudrait pas revenir pour autant à l'époque où le curé était l'homme-orchestre, faisant tout à lui seul. Au contraire, en tant que président, il lui revient de faire faire. Mais cela signifie qu'il lui revient d'animer la célébration, par une présence « active » (la participation active n'est pas le seul fait des laïcs !).

Ce qui est vrai du président l'est aussi des ministres qui l'entourent, prêtres ou laïcs. Ils peuvent être de simples potiches, des exécutants au comportement mécanique, ou au

contraire se voir confier pour de bon telle responsabilité au sein de la célébration, avec une réelle liberté d'action et d'inspiration.

Mais, rappelons-le encore, pour la messe autant que pour toutes les autres célébrations, il ne saurait y avoir un authentique effort de créativité sans une participation directe de l'équipe liturgique, et sans une collaboration de l'assemblée.



Il n'y a pas lieu de « conclure » cet article, puisque précisément tout est devant, dans l'avenir, et que ce cahier de *La Maison-Dieu* est un cahier d'espérance plus encore que d'analyse.

La créativité : un risque, probablement ; une chance aussi. Certainement pas une recette facile ni un simple mot à la mode. Et peut-être plus que tout, une dimension de l'homme. En tout cas, dans notre monde actuel en pleine mutation, l'une des forces vives qui peuvent et doivent rendre actuelles ces paroles de Jésus : « Je suis la Vie », à condition, naturellement, que soit vécue la fidélité profonde nécessaire au culte de son alliance, confié par Lui à son Eglise. C'est à toute l'Eglise, et en premier lieu à ses pasteurs responsables, de chercher humblement la réponse à une telle question.

Paul MARTIN.